

Madame Lavoisier

1794-1994



BICENTENAIRE
LAVOISIER

Jean-Pierre Poirier * docteur en médecine et docteur en science économique

Marie-Anne Pierrette Paulze naît le 20 Janvier 1758 dans une famille de riches bourgeois parisiens : son père, Jacques Paulze de Chasteignolle, directeur de la Commission du tabac à la Ferme générale, a été avocat au Parlement de Paris, procureur du Roi et directeur de la Compagnie des Indes. Sa mère, née Claudine Thoyonet et nièce de l'abbé Terray, meurt en 1771. Paulze retire sa fille, âgée de treize ans, du couvent de Montbrison où elle est pensionnaire et lui confie la charge de tenir sa maison. Cette jolie jeune fille au teint clair, aux yeux bleus, aux cheveux bruns, reçoit avec charme et autorité le Tout-Paris dans les salons de son père. Elle y rencontre Antoine-Laurent Lavoisier, membre de l'Académie des sciences et adjoint de son père à la Ferme générale.

Elle l'épouse le 16 décembre 1771. Le revenu annuel du jeune couple, installé rue Neuve-des-Bons-Enfants dans une maison proche du Jardin du Palais Royal, est de 20 000 livres

(4 millions de francs 1994), somme qui lui permet de vivre très confortablement.

En 1775, Lavoisier est nommé par Turgot directeur de la Régie des Poudres et Salpêtres et le couple vient occuper au petit Arsenal, près de la Bastille, un vaste logement comportant une grande bibliothèque et un immense laboratoire sous les combles.

L'emploi du temps est très strict : lever à 5 heures, travaux scientifiques de 6 à 9 ; puis Lavoisier passe la matinée à la Ferme générale, l'après midi à la Régie des Poudres ou à l'Académie des sciences ; le soir, après le souper, il retourne à son laboratoire de 19 à 22 heures.

Le samedi est réservé aux élèves : *"C'était pour lui, écrira Marie-Anne, un jour de bonheur ; quelques amis éclairés, quelques jeunes gens fiers d'être admis à l'honneur de coopérer à ses expériences se réunissaient dès le matin dans le laboratoire ; c'était là que l'on déjeunait, que l'on dissertait, que l'on créait cette théorie qui a immortalisé son auteur ; c'était là qu'il fallait voir, entendre cet homme d'un esprit si juste, d'un talent si pur, d'un génie si élevé ; c'était dans sa conversation que l'on pouvait juger de la hauteur de ses principes de morale"* [1].

Dans ce petit groupe, toute idée nouvelle est discutée, toute proposition de démonstration ingénieuse aussitôt testée. C'est ainsi que naît peu à peu la nouvelle théorie chimique.

Marie-Anne a pris des leçons de chimie d'abord avec Jean-Baptiste Bucquet (1746-1780), puis avec Philippe Gingembre (1764-1838) ; elle a appris l'anglais et le latin pour pouvoir traduire les ouvrages de

chimie¹, le dessin avec David pour illustrer de planches les publications de son mari. Dans le laboratoire, elle s'assoit un peu à l'écart, devant une petite table, et pendant que Lavoisier et ses collaborateurs s'affairent, elle note le protocole des expériences et les résultats chiffrés qu'ils énoncent à voix haute. Elle transcrit sur les registres de laboratoire les notes griffonnées au dos de lettres, d'enveloppes ou de cartes à jouer. Elle dessine et grave elle-même les treize planches très exactes du *Traité élémentaire de Chimie*².

Dans le laboratoire passent tous les étrangers qui comptent, Joseph Black (1728-1799), Charles Blagden (1742-1820), James Watt (1736-1819), Arthur Young (1741-1820), James Hall (1761-1832), Benjamin Franklin, Gouverneur Morris, Martinus van Marum (1750-1837), le comte de Saluces (1734-1810) et Marsilio Landriani (1751-1815), Horace Bénédicte de Saussure (1740-1799). Avec tous, Marie-Anne entretient des liens très étroits et c'est souvent elle qui correspond avec eux sur les sujets scientifiques.

Joseph Priestley (1733-1804), le grand chimiste anglais et rival de Lavoisier, se rappelle avoir un peu trop parlé de sa récente découverte d'un nouveau gaz, le futur oxygène : *"J'en parlai à la table de Lavoisier où se trouvait réunie l'élite des philosophes de cette ville, leur disant que c'était une sorte d'air dans lequel une chandelle brûle beaucoup mieux que dans l'air ordinaire, mais que je ne lui avais pas encore donné de nom. Toute la société, et M. et Mme Lavoisier plus que tous les autres, exprima sa grande surprise"* [2].

* 67, rue de Varenne, 75007 Paris.
Tél. : (1) 45.48.62.49.

J.-P. Poirier est l'auteur de *Lavoisier*, éditions Pygmalion/Gérard Watelet, Paris, 1993. Il est membre du Comité Lavoisier de l'Académie des sciences.



Portrait de Lavoisier et de sa femme par Louis David (1788). Metropolitan of Art Museum, New York (photo J.E. Bulloz).

Le rôle de Marie-Anne ne se borne pas à celui d'assistante-secrétaire ; elle est le meilleur agent de relations publiques de son mari, et tous ceux qui la rencontrent rendent hommage à la vivacité de sa conversation et à son intelligence.

Comme Lavoisier, elle s'intéresse à tout : non seulement aux sciences, aux arts - ils vont souvent à l'Opéra et ne manquent aucune exposition de peinture - mais aussi à la vie politique. Il règne à Paris, sous Turgot, une atmosphère plus libre, plus légère et, dans les dîners qu'elle donne tous les lundis, Marie-Anne professe des idées avancées : elle voudrait voir la France dotée d'un régime à l'anglaise, d'une monarchie constitutionnelle qui donnerait plus de pouvoir et de liberté à la bourgeoisie

éclairée. Le salon des Lavoisier devient un lieu de réunion très fréquenté où se côtoient mathématiciens, chimistes, astronomes, philosophes, économistes, fermiers généraux et aristocrates.

On y échange des idées scientifiques, mais on évoque aussi la situation financière de la France et on rêve de relancer l'économie grâce à une réforme administrative et fiscale.

En 1780, Lavoisier acquiert dans le Blésois, à Freschines, une vaste propriété de rapport de mille hectares où il y met en œuvre ses idées d'économiste et d'agronome amateur. Marie-Anne se fait prier pour accompagner son mari. Elle préfère rester à Paris en compagnie de leurs amis. Parmi eux, Pierre Samuel Du Pont est devenu un intime.

Depuis 1776 et la chute de Turgot, ce

drôle d'homme, inventif, imaginaire, toujours enthousiaste et prêt à se lancer dans toutes les aventures, fréquente son salon, et elle s'est habituée à le voir ; elle n'est pas attirée par lui, mais sa gaieté communicative, sa verve, ses idées généreuses et peu conformistes exercent sur elle une certaine fascination. Avec lui, elle découvre un monde nouveau, celui de l'économie politique.

Sur ce terrain, Du Pont est imbattable : il a tout lu et expose avec brio les idées des physiocrates et celles des réformateurs modernes ; peu à peu, elle se laisse séduire, et il devient son amant en 1781³, pendant l'une des nombreuses absences de Lavoisier. Celui-ci connaît-il cette liaison ? En est-il affecté ? A-t-il trouvé des consolations ? Sa vie intime reste inconnue ; cet homme si actif dans le domaine des spéculations de l'esprit n'a peut-être qu'une affectivité et une sensualité peu exigeantes.

En 1788, la révolution chimique est terminée ; Lavoisier vient d'en écrire le couronnement, le *Traité élémentaire de Chimie*. Mais il se tourne maintenant vers la politique et Marie-Anne l'accompagne à Orléans au moment de l'Assemblée provinciale de l'Orléanais, comme elle le fera au moment de sa candidature à la députation aux États généraux. Pendant les premiers mois de la Révolution, elle participe à tous les moments importants, fréquente assidûment l'Assemblée nationale et suit de près l'évolution de la situation.

La vie mondaine continue pourtant à Paris ; en Juillet 1789, Gouverneur Morris, futur ambassadeur d'Amérique en France, rencontre Marie-Anne à l'Opéra et la raccompagne à l'Arsenal. Elle lui offre le thé : "*Comme elle me disait qu'elle n'avait pas d'enfant, et que je la traitais de paresseuse, elle me répondit seulement qu'elle n'avait pas eu de chance*", écrit Morris [3].

Le 5 octobre, il est invité à déjeuner. Marie-Anne est en retard : son carrosse a été arrêté par les femmes qui manifestent contre le manque de pain et vont chercher à Versailles "*le boulanger, la boulangère et le petit mitron*". Elle a été obligée de descendre de sa voiture et de les accompagner à pied pendant un long moment.

Pendant quatre années difficiles, Marie-Anne restera une collaboratrice

fidèle, partageant les responsabilités et les soucis de son mari à la Caisse d'Escompte, à la Commune de Paris, à la Trésorerie nationale.

Elle sera aussi associée aux travaux de biologie que Lavoisier mène avec Seguin et c'est elle encore qui décrira en deux aquarelles très précises les essais sur la physiologie de la respiration. Lavoisier entend démontrer qu'elle est un processus analogue à une combustion lente, qui consomme de l'oxygène, produit du gaz carbonique et de l'eau et entretient la chaleur animale. Marie-Anne décrit Seguin enfermé dans une combinaison étanche, respirant à travers un masque. La mesure des effets du repos, de la digestion, du travail musculaire sur les échanges gazeux permet à Lavoisier d'affirmer le premier l'existence d'une relation entre le travail mécanique effectué et les phénomènes biochimiques mesurables qui en sont le moteur.

C'est la naissance du concept d'énergétique biologique, étape décisive dans les progrès de la physiologie humaine et amorce des futures découvertes de Claude Bernard.

Mais les jours sombres approchent. Le 25 novembre 1793, Lavoisier est, comme vingt-sept de ses confrères fermiers généraux, décrété d'arrestation : la Convention n'admet pas les retards apportés à la liquidation des comptes de la Ferme générale. Quand les gendarmes se présentent chez lui, il est de faction à la garde nationale. Il se cache pendant trois jours, écrit au comité d'Instruction publique, n'obtient pas de réponse. Il s'affole, consulte Marie-Anne et son beau-père, quelques amis et, au lieu de s'enfuir comme certains de ses collègues, décide de se constituer prisonnier. Il est probable que Paulze a refusé l'idée de fuir et que Marie-Anne a insisté pour que son mari reste auprès de lui. Lavoisier est d'ailleurs trop respectueux de l'ordre pour s'y soustraire.

Contre largesses, Marie-Anne a obtenu l'autorisation de lui rendre visite et de lui faire parvenir des objets indispensables et de la nourriture. Elle s'ingénie à améliorer le confort des prisonniers et les aide à constituer leur dossier de défense.

Mais le 27 frimaire (17 décembre), elle fait une pénible expérience : quatre

représentants de la section des Piques viennent apposer les scellés sur ses meubles et effets, boulevard de la Madeleine ; il s'agit d'une décision du comité de Sûreté générale à l'encontre de tous les fermiers généraux.

La Convention a nommé une commission d'enquête composée d'anciens employés de la Ferme générale, qui doit établir un rapport sur les malversations et abus de biens sociaux dont les fermiers sont accusés.

Tandis que son directeur, Antoine Dupin, député de l'Aisne, prépare ses conclusions, une chance unique se présente : Pluvinet le pharmacien de la rue des Lombards, l'ami et le fournisseur de Lavoisier en réactifs de laboratoire, est le cousin de Mme Dupin, la belle-sœur du directeur de la commission d'enquête. Cette jolie femme aux mœurs légères accompagne souvent Mme de Mailly dans des soirées où Barère réunit ses amis ; Fouquier-Tinville et Chénier se disputent ses faveurs. Pluvinet échafaude le projet d'aider Lavoisier.

"Il met sa cousine dans ses intérêts, la détermine à faire des démarches très actives auprès du député Dupin qui paraît se laisser toucher et se plaint seulement de ce que Mme Lavoisier n'a pas daigné le solliciter ou ne lui a fait parler que par des aristocrates. On le presse, on lui dit que Mme Lavoisier le verra, et l'on obtient la promesse que la cause de Lavoisier sera séparée de celle de ses collègues, qu'il le fera transférer dans une autre prison, que pendant la translation on pourra tenter son évasion, et qu'enfin le rapport lui sera le moins défavorable possible.

Pluvinet fait savoir à Mme Lavoisier les bonnes dispositions dans lesquelles est Dupin, lui fait conseiller d'en profiter, de le voir et de le remercier. Mme Lavoisier se rend chez le rapporteur, y rencontre Pluvinet qu'elle ne salue seulement pas, et passe dans le cabinet de Dupin où elle n'est pas plutôt que, prenant une attitude fière et imposante, elle dit qu'elle ne vient point s'abaisser jusqu'à solliciter la pitié d'un Jacobin pour Lavoisier ; que son mari est innocent et qu'il n'y a que des scélérats qui puissent l'accuser.

Dupin, étonné d'une pareille apostrophe, veut répondre. Mme

Lavoisier l'interrompt, suit son texte, accable d'invectives tous les députés qui ont pris part à l'affaire des fermiers généraux. Elle dit qu'elle veut justice et ne demande point une grâce ; que Lavoisier se croirait déshonoré de séparer sa cause de celle de ses collègues ; qu'on voulait leur vie pour avoir leur fortune, mais que, s'ils périssaient, ils mourraient tous innocents. Mme Lavoisier disait vrai, sans doute, mais était-ce là le moment d'être si véridique ? Dupin, outré de cette dignité déplacée, congédia Mme Lavoisier et fut sourd à toutes les sollicitations qu'on employa depuis auprès de lui" [4].

On peut s'interroger sur ce qu'aurait fait Dupin si le comportement de Marie-Anne avait été différent. Dupin pouvait en effet sauver Lavoisier : il eût suffi, sans l'épargner, de disjoindre son cas. La Convention s'attaque à l'institution même de la Ferme générale plus qu'à la personne des fermiers ; certaines interventions réussiraient sans que la Convention renonce à ses principes et 14 fermiers ne seront jamais arrêtés ; l'un d'eux, Verdun, sera libéré le 7 mai, et trois jeunes adjoints se verront élargir pendant le déroulement même du procès.

Les 28 fermiers généraux sont condamnés à mort par le Tribunal révolutionnaire le 8 mai 1794 et guillotins le jour même sur la place de la Révolution ; leurs biens sont confisqués. Sur les 130 millions dus à l'État par la Ferme, selon Dupin, un peu plus de 67 sont récupérés par la Convention ; la charge du solde incombe aux héritiers des condamnés⁴. Seule à son domicile, Marie-Anne vit dès lors une existence des plus précaires. Son père, son mari sont morts ; son frère se cache ; ses biens sont saisis. Le 26 prairial (14 juin), elle est arrêtée sur ordre du comité de Sûreté générale et conduite à la maison d'arrêt de la rue Neuve-des-Capucines.

Le 9 thermidor (27 juillet), c'est la chute de Robespierre. Prenant son sort en main, Marie-Anne écrit au comité révolutionnaire de sa section : *"Serai-je donc la seule qui n'éprouvera pas les effets de votre justice ? J'ai cependant tous les titres pour les obtenir ; je suis dans la classe des sans-culottes ; je n'ai point de fortune ; je suis détenue par*

ordre du comité de Sûreté générale ; mon ordre d'arrestation n'exprime aucun motif et, dans ma conscience, je n'en puis concevoir aucun ; mes opinions sont bien connues ; j'ai toujours eu dans mon cœur et j'ai professé ouvertement les principes d'une républicaine. [...] Le malheur a peu d'amis ; dans le petit nombre de ceux qui s'intéressent à moi, les uns ont leurs affaires qui les empêchent de s'en occuper, les autres sont dans l'impossibilité de me servir. A qui puis-je donc m'adresser, si ce n'est au comité révolutionnaire de ma section, pour que justice me soit rendue, ou au moins les moyens de répondre aux inculpations qui me sont faites, s'il y en a quelques-unes ? Je vous regarde donc, citoyens, dans ce moment comme mes protecteurs ; j'ose donc vous prier de vouloir bien réclamer ma liberté auprès du comité de Sûreté générale ou au moins lui demander les motifs de ma détention⁵ Le 17 août, le comité de Sûreté générale décide : "La citoyenne Lavoisier sera mise sur-le-champ en liberté et se pourvoira devant l'administration des Domaines nationaux pour faire distraire des scellés les objets qui peuvent lui appartenir dans la maison qu'elle habitait avec le citoyen Lavoisier son mari⁶"

Elle a passé soixante-cinq jours en prison.

Il lui reste à récupérer sa fortune et celle de son mari, ce qu'elle obtient en 1796 ; elle repousse Du Pont, éternel soupirant qui veut l'épouser et qui part pour l'Amérique à la fin de l'année 1799, désespéré, mais marié à Madame Poivre. Marie-Anne publie, en 1802, les *Mémoires de Chimie*, fragments d'une édition des œuvres complètes de Lavoisier commencée par lui pendant son séjour en prison ; elle se remarie en 1805 avec le comte de Rumford, savant d'origine anglaise et de caractère difficile, divorce en 1809. Elle vit ses vingt-sept dernières années dans la solitude de son hôtel particulier de la rue d'Anjou Saint-Honoré (actuelle rue Lavoisier). Mais tout ceci est une autre histoire.

Le 10 février 1836, meurt subitement, à l'âge de soixante-dix-huit ans, Marie-Anne Pierrette Paulze Lavoisier, qui a connu Louis XV, Louis XVI, la

Révolution, le Directoire, l'Empire, Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe.

Références

- [1] Mme Lavoisier citée par Georges Cuvier, article "Lavoisier", in L.G. Michaud, *Biographie universelle*, Paris, 1854-1865, tome XXIII, p. 414-418.
- [2] Priestley Joseph, *Expériences et observations sur différentes espèces d'air*, traduit de l'anglais par M. Gibelin, Nyon, Paris, 1777, (5 vol.). *Expériences et observations sur différentes branches de la physique avec une continuation des observations sur l'air*, Nyon, Paris, 1782, (4 vol.).
- [3] Gouverneur Morris, *A diary of the French Revolution*, Boston, 1939, vol. I, p. 230.
- [4] Cadet de Gassicourt, *Archives de l'Académie des Sciences de Paris*, fonds Lavoisier, dossier 1030.

Bibliographie

- Blatin S., «Un amour physique et chimique», *Historia*, juillet 1976, 356, p. 98-107.
- Bouloiseau M., *Bourgeoisie et Révolution, Les Du Pont de Nemours*, Paris, 1972.
- Chinard G., *Lettres de Du Pont de Nemours écrites de la prison de la Force*, Paris, A. Margraff, 1929.
- Duveen D., «Madame Lavoisier», 1758-1836, *Chymia*, 1953, p. 13-29.
- Frenilly A. F. de, *Souvenirs*, Paris, Plon, Nourrit, 1908, p. 282.
- Goupil M., «Mme Lavoisier», in Lavoisier, *Correspondance*, fasc. V, Académie des sciences, 1993, p. 173-276.
- Lavoisier Mme, *Dénonciation présentée au comité de Législation de la Convention nationale contre le représentant du peuple Dupin*.
- Smeaton W. A., «M. et Mme Lavoisier, in 1789 : the chemical revolution and the french revolution», *Ambix*, 1989, 36, 1-4.
- Smeaton W. A., «Mme Lavoisier, P.S. and E.I. Du Pont de Nemours and the publication of Lavoisier's Mémoires de Chimie», *Ambix*, 1989, 36, 22-30.

Notes

¹ Quand Lavoisier décide de publier une traduction de l'*Essai sur le phlogistique* de Kirwan, accompagnée de notes réfutant les idées de l'auteur, c'est Marie-Anne qui la réalise, aidée de Mme Picardet, l'assistante de Guyton de Morveau.

² La 11^e planche comporte cependant une erreur minime : les tuyaux qui amènent les gaz issus de la combustion des huiles sont mal raccordés aux deux ballons destinés à retenir le gaz carbonique par

barbotage dans la potasse.

³ La date semble confirmée par 2 lettres de P.-S. Du Pont à Mme Lavoisier : l'une, de 1798, évoque "22 années de connaissance, 17 d'intimité" ; et il précise "votre tendresse a cessé avec ma première magistrature ; elle a passé de la Constituante à la Législative ; l'autre, de 1815, rappelle "l'invincible" et tendre attachement qu'il lui a voué depuis 34 ans". On peut donc penser que leur liaison a duré de 1781 à 1791.

⁴ L'assignat ne représente plus, en 1794, que 40 % de sa valeur nominale ; il faut donc multiplier par 80 et non plus par 200, comme pour les années 1789-1792 ; cette dette représente donc 5 milliards de francs 1994.

⁵ Archives Nationales, F 7 / 4770, dossier 2, (pièces 12, 14, 15, 18).

⁶ Ibid.